

# La Gazette de Sorel.

## JOURNAL DU DISTRICT DE RICHELIEU.

G. I. Barthe, REDACTEUR.

Abonnement : \$2 par an

### Le general Beauregard a Manassas.

Nous trouvons dans le *Picayune* de la Nouvelle Orléans d'intéressants détails sur la position occupée par l'armée confédérée à Manassas et sur la personne de son général en chef. Nous traduisons :

Manassas Junction, 7 juillet 1861.

Cet endroit continue à être le quartier général de l'armée du Potomac. Il se produit beaucoup de symptômes d'une intention de mouvement en avant, pour mieux amener l'ennemi à un engagement ; mais le travail de fortification continue par sa nature, la position est une des plus fortes que l'on peut trouver dans tout l'Etat. Environ à mi-chemin entre l'épave orientale du Blue Ridge et le Potomac, au dessous d'Alexandrie, elle commande si parfaitement tout le pays que c'est à peine s'il existe une possibilité de la tourner. L'Aile droite s'étend vers les sources de l'Occoquan, à travers une contrée boisée que l'on peut aisément rendre impraticable par des abatis d'arbres. La gauche est une suite ondulée, aisément commandée par des élévations successives jusqu'à ce qu'on atteigne un pays si tourmenté et si coupé, qu'il est une défense par lui-même. La clé de la position tout entière est en réalité le point même que le général Beauregard a choisi pour son centre, qu'il a tellement fortifié, que dans l'opinion des militaires, 5,000 hommes en pourraient tenir 20,000 en échec.

La position est d'ailleurs fortifiée en partie par la nature elle-même. C'est une succession de collines presqu'à distance égale l'une de l'autre et devant lesquels se prolongent un ravin si boisé et si profond qu'il n'est réellement que deux points sur lesquels on puisse le traverser par deux gorges que cinquante hommes pourraient défendre contre toute une armée. Ce fut à l'un de ces points que l'artillerie de Washington fut d'abord campée, et bien qu'il n'y eût là qu'un demi bataillon sans autre soutien qu'une compagnie d'infanterie, on y dormait aussi en sûreté sous la protection de nos canons que si c'en était un fort des plus vastes dimensions.

Des fortifications ajoutées là par le général Beauregard à celles de la nature, il ne convient pas que je parle ici. Mais le lecteur en aura une idée suffisamment précise en se figurant une ligne de forts sur une étendue de deux milles et en zig-zag avec angles saillants, bastions, casernes et tout ce qui constitue les ouvrages de cette nature.

Les avantages et la force de cette position à Manassas sont de beaucoup augmentés par ce fait que 14 milles plus loin se trouve une position semblable, tandis que le pays, entre ces deux points, est admirablement adapté à la subsistance et au campement des troupes en nombre aussi considérable qu'on en peut manœuvrer aisément sur un vrai champ de bataille. L'eau est bonne et abondante, le fromage tel qu'on le trouve partout dans les riches districts agricoles de la Virginie, et enfin les

communications y sont faciles avec tous les points du pays.

Ici dominent une vaste pleine arrosée par les sources des montagnes qui vont se perdre dans le Potomac et se divisent entre des champs verdoyants de blé, d'avoine et de maïs, des pâtures et des marécages, sous les quartiers généraux. Ce sont des carolinien du Sud, des louisianais, Alabamien, les Mississipiens et des Virginiens, pour la plupart. Jamais je n'ai vu un plus beau corps, ni des hommes plus obéissants à la discipline ou animés d'un patriotisme plus désintéressé.

Comme on pouvait s'y attendre d'après l'habileté avec laquelle il a choisi sa position, et le système avec lequel il campe et fait manoeuvrer ses hommes, le général Beauregard est très populaire ici. Je doute que Napoléon lui-même ait en plus entière confiance de son armée. Par nature, et aussi par une sage politique, il est très réservé. Personne ne connaît ses plans ou le mouvement d'un seul régiment avant qu'il ne s'accomplisse, et alors encore le colonel et ses hommes savent seuls ou ce mouvement conduit. Il n'est pas un seul soldat qui puisse fournir aucune indication satisfaisante sur le nombre d'hommes et l'étendue exacte des lignes. Sur une distance de 14 milles de circuit, vous voyez des tentes partout, et d'après elles, vous pouvez estimer en gros le nombre d'hommes mais personne ne saurait dire combien d'autres sont campés dans les routes de traverses et dans les forêts. Le nouveau venu estimé première vue le chiffre à 30,000 hommes ; ceux qui ont séjourné ici plus long temps, le portent à 40,000, 50,000, et même à 60,000. Les mêmes différences se produisent relativement à la quantité d'artillerie. Le général garde ses affaires si bien pour lui-même, que sa main gauche sait à peine ce que fait sa main droite, et il est si jaloux de cette prérogative de général commandant que, s'il soupçonnait son habit de savoir quelque chose de ses plans, il le rejetterait je crois loin de lui.

Le quartier général du commandant en chef est une petite maison de ferme de quinze pieds sur vingt, faisant face à une des routes qui conduisent à Alexandrie. Le rez-de-chaussée est divisée en deux chambres, celle du devant est remplie de pupitres où des commis écrivent et travaillent. Celle de derrière paraît être employée comme magasins ou cuisine. Au dessus la division est la même, et la chambre de devant est l'appartement du général. Elle est longue de 15 pieds et large de 10 environ, et tapissée de cartes de l'Etat et du pays d'alentour. Au centre est une simple table de bois blanc sur laquelle sont des rouleaux que l'on doit supposer des plans, relèvements, dessins géométriques, etc., à côté des rapports militaires. Tout à un air de propreté, de netteté et de calcul mathématique. Bien entendu qu'il n'y a rien dans la chambre qui n'appartiennent aux affaires, aussi paraît-elle nue aux yeux de la plus part. Mais ce qui s'y trouve est arrangé avec tant de goût, que l'impression générale est loin d'être désagréable.

Le général est dans sa chambre, la plus grande partie de la journée, apparemment occupé de plans et de rapports. Pendant des heures, il est assis seul devant sa petite table, ayant sous les yeux des cartes, des plans, des notes. De larges fenêtres sont ouvertes autour de lui, et à première vue il semble un mathématicien froid, calculateur, sans émotion. De temps à autre un aide de camp entre avec un rapport ou un message qui est remis à la manière militaire, examiné mûrement en silence. L'ordre en réponse est promptement écrit ou délégué verbalement en aussi peu de mots que possible, et notre mathématicien glacé est de nouveau laissé seul. Quand un visiteur entre, cependant, dans un mouvement de loisir, la formalité de l'officier fait promptement place à cet échange facile de civilités qui caractérise notre population chez elle, mais rien de plus. Même à sa table, où le général est entouré chaque jour par les gentlemen les plus distingués du pays, il semble exister une distance due sans doute à sa position, mais qu'on trouve rarement ailleurs.

Le trait caractéristique de l'esprit du général Beauregard est la lucidité de perception à laquelle s'ajoute une éducation strictement mathématique. C'est ce qu'on peut voir dans chaque mot, chaque regard et chaque expression de son visage. De sa personne, il est mince, mais fortement bâti et extrêmement soigné. Ajoutez à cela une précision de manières légèrement modifiée par l'élégance aisée d'un homme du monde, et vous aurez une idée de l'homme dont la parole est la loi et l'évangile d'une des armées les plus intelligentes et les mieux commandées qu'il y ait jamais paru sur le continent américain.

### La Chambre de Police Correctionnelle de Paris.

Audience du 27 juin, présidence de M. Massé.

#### AFFAIRE MIRE ET SOLAR.

Nous reproduisons la suite de l'audience de cette affaire qui a causé tant de bruit en France et même en Europe, nous laissons de côté la lecture du réquisitoire et nous passerons aux faits et aux témoignages. La lecture de ce Bulletin des tribunaux que nous ne terminons pas aujourd'hui sera nous l'espérons bien intéressante pour nos lecteurs qui doivent avoir suivi de près cette affaire.

Cette pensée fut commune, dit le réquisitoire, à M. Solar et à M. Mirès ; seulement, ce dernier se chargea des actes matériels qui devaient le réaliser. Il remit la nuit, au siège social, un certain nombre d'employés, le 30 avril et le 3 mai 1859, il leur fit copier une circulaire adressée à tous les déposants en nantissement, circulaire dans laquelle il leur donnait avis qu'en présence des circonstances, il avait vendu à la hausse du jour les valeurs qui leur appartenaient et dont il joignait le bordereau ; il ajoutait : « Dans la prévision d'une baisse générale plus forte, veuillez nous autoriser à reprendre ces valeurs au mieux de vos intérêts. Vous pouvez compter que nous

ne nous préoccupons de votre situation, et que nous mettons nos soins à saisir le moment opportun où vous pourrez rentrer dans ces valeurs avec sécurité et avantage... »

Au verso se trouvait le numéro des titres avec le prix de vente au cours du jour. Cette circulaire fut envoyée à 333 déposants sur nantissement, par lettre chargée.

Pour un grand nombre de déposants, la vente de leurs valeurs au cours avait qu'on avait choisi les gérants compensait encore et au delà le débit de leur compte courant. Pour presque tous leur solvabilité était notoire, cependant tous les exécutés en masse et sans distinction.

L'opération couvrait des abus de nantissement, et par les ventes réelles faites antérieurement à des cours plus favorables, procurait un bénéfice illégitime de 3,000,000 fr., lequel s'est amoindri par suite de restitutions à 2,529,000 fr. qui a été appliqué à M. Mirès par 521,275 fr., à la Société par 2,007,993 fr.

Tel est le résumé du réquisitoire. Des membres du conseil de surveillance, trois seulement assistent à l'audience ; ce sont : MM. le comte de Chassepot, Perot et Pontalba. M. le comte Simeon ne s'y trouve pas.

MM. Mathieu et Ploque sont au banc de la défense.

M. le président énonce à M. Mirès les débits dont il est inculpé.

M. Mirès.—Un seul mot général : c'est qu'aucun des faits incriminés ne m'intéresse personnellement.

On entend d'abord l'expert Monginot qui dans une lourde et diffuse déposition faite, d'une voix sourde, résume les conclusions de son rapport.

M. Mirès, pressé d'entrer dans la lutte, voudrait discuter tout de suite chacun des points énoncés par l'expert, mais sur l'observation du président que chaque fait sur l'objet d'un examen spécial lors des dépositions, il se résigne au silence. Le tribunal entend ensuite le collaborateur de M. Monginot, M. Van Humbek, autre expert, qui a, consciencieusement avec M. Monginot, rédigé le rapport qui forme la base de la prévention. M. Van Humbek se borne à constater qu'il a été sur tous les points d'accord avec son collègue en expertise.

La déposition importante, émouvante, dramatique, a été celle de M. Barbet de Vaux, chef de la comptabilité de la Caisse des chemins de fer. On sait que M. Barbet de Vaux a passé pour s'être entendu avec M. le comte de Pontalba, afin de dénoncer M. Mirès et de le perdre.

M. Barbet de Vaux est évidemment fort ému en arrivant au pied du tribunal ; il est pâle, sa voix est contractée et, de son côté, M. Mirès cache son visage dans ses mains et mord son crayon, dissimulant mal l'émotion qui le gagne en voyant son ancien chef de comptabilité, son ancien employé, avec lequel il dut plus d'une fois engager des lettres qui présageaient la rencontre qui a lieu aujourd'hui entre eux devant la justice correctionnelle.

M. Barbet de Vaux, invité à s'expliquer d'abord sur le fait des exécutions, c'est-à-dire de la vente des titres déposés en nantissement, déclare qu'en effet, un jour, M. Mirès l'appela pour lui faire part de l'intention qu'il était de vendre les titres qui lui avaient été remis par sa clientèle comme nantissement. Je savais, dit-il, par le compte-application que ces titres étaient déjà vendus depuis longtemps. Je ne pus que répondre à M. Mirès : Il me paraît difficile de les vendre... puis qu'ils n'existent plus en caisse.— Bah ! me dit M. Mirès, des titres ce n'est autre chose que des billets de banque ; ce que j'ai fait, j'ai pu le faire.— Je ne suis pas de cet avis, c'est là, ce me semble une mauvaise manière de procéder.— Mais non, me dit-il, j'ai ici une consultation d'un avocat distingué... [c'est

fait un avocat du barreau de Marseille] qui établit que je pus disposer de ces titres. N'est-ce pas, d'ailleurs, dans l'intérêt des déposants ? La vente eut lieu de ces titres qui depuis longtemps n'existaient plus ; vente par l'agent Marion, achat par Ouis Iffa, vente et achat fictifs, mais qui se balançait. Il ne restait donc plus sur nos livres que le compte à application qui était acheteur et le compte client qui était vendeur.

Et était-il dans les habitudes de la maison de procéder ainsi ?

M. Barbet de Vaux.—Oui l'usage existait avant mon entrée à la Caisse générale. Le compte application était chargé du service des coupons, il payait aux déposants les coupons de ces titres qui n'existaient plus, c'est-à-dire 600 mille francs environ par an. Ainsi compte était-il très chargé et s'est-il élevé jusqu'à 7 ou 8 millions.

M. Mirès.—Mais n'est-ce pas à vous que s'est adressé M. Mirès pour prévenir la clientèle qu'on avait vendu ses titres ?

M. Barbet de Vaux.—J'ai eu de la répugnance à me charger de cette opération, et ce sont des officiers subalternes qui l'ont accomplie en y consacrant deux ou trois nuits, ainsi que vous le pouvez voir par la lettre d'un employé qui paraissait lui-même ne pas comprendre le but du travail étrange qu'il était chargé de faire.

M. l'avocat impérial.—Je vois dans votre déposition que vous vous seriez élevé avec énergie contre cette manière de procéder. C'est monstrueux ! auriez-vous dit ; ou à quelque personne sans l'avertir ; et puis, il y aura des réclamations inévitables ; et prenez garde, auriez-vous ajouté, que j'y ferai droit.— C'est vrai, j'ai dit cela ; je ne pouvais comprendre qu'on disposât ainsi d'office, sans droit, sans avis, de la propriété d'autrui ; aussi, quand les réclamations venaient tomber, plurer dans mon cabinet, je les consolais vite en rétablissant leur compte.

M. Solar admettait-il aussi cette manière de procéder ?

M. Barbet de Vaux.—Oui ; vous n'en tendez rien à l'opération me dit-il un jour. Quand nous faisons une émission, nous nous lançons à la hausse ; si l'émission a du succès, eh bien, nous gagnons. En vendant des titres que nous serons obligés de racheter, nous nous mettons à la baisse, c'est la contre-partie, c'est l'équilibre.

M. Mirès.—D'abord, M. le président, le produit de ces ventes allait dans la caisse sociale ; et puis, n'est-il pas vrai que j'étais créancier de la caisse de près de 5 millions quand je vendais ainsi ?

M. Solar.—Qu'on compense une somme avec une autre, cela peut se comprendre, mais qu'on s'applique un dépôt... D'ailleurs, au mois de décembre, vous n'étiez pas créancier.

M. Mirès.—On a pris ce mois, le seul pendant dix ans de gérance où je ne me suis pas trouvé créancier de la Société.

M. le témoin, M. Solar s'est aussi appliqué le bénéfice de la vente des actions de la Caisse générale ?

M. Solar.—Oui mais pour un tiers seulement ; pour 2,800,000 fr.

M. le témoin.—Et le reste dans la caisse ?—R. Il a été tenu son compte débit qui était de 1,800,000 fr. environ.

M. le témoin.—Et le reste ?—R. Il se l'est appliqué.

M. le témoin, interrogé sur les affaires de Saragosse-Pampelme, explique comment ce faisaient les émissions d'actions, Mirès avait-il 10,000 actions à émettre, il en émettait 13 ou 14,000 c'était un moyen disait-il, de mieux assurer le succès et d'élever les cours après l'émission. Il est certain que si les 14,000 souscripteurs avaient réclamés leurs titres, on aurait pu les satisfaire, puis qu'on n'en avait que 10,000. Mais il y avait les clients de la caisse qui nous laissaient leurs titres et qui permettaient de satisfaire les autres. Et puis, on faisait chaque jour des rachats en bourse, ce qui sou-

tenait et enlevait les cours.

M. Solar ne réalisait elle pas un bénéfice sur les achats, que les clients la chargeait de faire ?—R. Oui ; outre le courtage, on prélevait une différence. Ainsi, achetait-on 10 Nord à 950, on les comptait 955. Je fis sur ce sujet mes observations à M. Mirès, qui m'assura qu'il ignorait cela et donna ordre de ne plus répéter ces pratiques.

M. Mirès, avec vivacité. Je considère un pareil procédé comme un vol. C'était un excès de zèle... Hélas ! Je n'ai pas été gâté par mes employés.

M. Solar ne prétendait-il pas que M. Mirès appliquait les bénéfices des opérations heureuses, mettant les pertes au compte de la société ?

M. Solar.—Oui, messieurs, M. Solar a porté, en effet, cette grave accusation contre M. Mirès, mais il ne m'en a jamais donné de preuves ; j'ai la conviction intime, me dit-il un jour que les 5 millions de perte qui figuraient au compte-rendu sont dans la poche de M. Mirès.

Un jour, il crut en saisir la preuve à propos d'un achat de 300,000 livres de rentes. C'était le 2 mai ; le soir, la feuille de bourse est envoyée à M. Mirès. En face de cet achat de 300,000 livres de rente, il met de sa main : M. Mirès. Les écritures sont passées en conséquence ; c'était un achat de ferme balance par une vente de pareille somme à prime. Or, ce n'est qu'à la fin du mois qu'on peut savoir le résultat d'une pareille opération. M. Mirès me déclara alors que c'était une erreur, que l'achat avait eu lieu pour le compte de la caisse. Sur ces entrefaites, M. Solar, qui avait des griefs de plus en plus vifs contre M. Mirès, me dit qu'il voulait examiner les écritures de plus près. Il remarqua que M. Mirès était débité de 6 millions et crédité de 300,000 fr. de rente.— Avez-vous un contre-passement, me dit-il ?— Non, lui dis-je.— Mais vous en exigez bien de moi en pareil cas. Ecrivez, mon cher de Vaux, ajouta-t-il, en m'entretenant dans son cabinet, je soupçonne Mirès, je vous l'ai dit, de voler indigne ment la caisse, mais je n'ai pu en avoir la preuve ; voici l'occasion de tout approfondir ; voulez-vous m'aider ? C'est le seul moyen d'en finir, de tout régulariser, de rentrer dans l'ordre ; demandez le visa à Mirès, il vous le refusera ; nous agirons en conséquence. Après bien des objections, je consentis, je mandai le visa du contre-passement d'écriture, et M. Mirès me le signa. M. Solar voulut alors avoir le visa. Non, lui dis-je, c'est une garantie, je dois garder le visa. Il recommença ses instances, me conjura de me mettre avec lui pour sauver l'affaire, et après deux heures de tiraillements, de résistance, je cédaï, je lachai le visa ; mais en le remettant, j'avais les larmes dans les yeux. J'avais bien la pensée que M. Solar avait quelque peu raison ; je n'approuvais pas tout ce qui se faisait, et pourtant il fallut me faire une véritable violence. M. Solar alla trouver M. Mirès, puis, redescendant vers moi et me prenant les mains ; Mon cher de Vaux, me dit-il, vous avez bien fait, vous avez sauvé la Caisse, la leçon lui profitera.

Le lendemain, M. Solar partait pour Bordeaux, et moi je dus envoyer ma démission.

M. Mirès.— Une observation ; rien ne m'a été plus pénible au monde que les accusations de M. Solar. Maintenant, voici ce qui est passé : la presse avait fait un article blessant pour le gouvernement ; le journal avait reçu un avertissement. Je dus réunir le conseil de surveillance qui fut d'accord que M. Solar, ne pouvant être compromis par lui ; qu'il ne pouvait faire partie de ses opinions ou de ses rancunes un journal qui appartenait à la Caisse.

M. le témoin, j'allai trouver M. Billaut et tant en mon nom qu'au nom du conseil, je protestai contre la direction donnée au

journal par M. Solar ; je lui dis que nous n'admettions pas qu'il fit servir à ces sentiments personnels une propriété qui n'était pas la sienne. Ce fut le commencement de la lutte.

Quand à l'imputation de M. Solar, elle redouble la douleur que j'ai éprouvée en voyant M. Monginot refuser toute indication de ma part qui pouvait l'éclairer.

Où, Messieurs la caisse était en perte de 5 millions par suite d'opérations sur la rente. Il s'agissait de regagner ces 4 millions d'un coup ; comment l'a-t-elle fait ? Agir sur la rente ? les circonstances politiques sont trop mobiles. Agir sur les chemins de fer. Ce marché n'est pas assez étendu. Je résolus d'avoir sur le Mobilier, je fis une opération à terme de 18,000 Mobiliers. Eh bien, savez-vous le bénéfice que me donna cette opération ?... Elle m'aurait donnée 5 millions de bénéfice !... (Les traits et la voix de M. Mirès s'animent d'une façon extraordinaire.)

M. Barbet de Vaux.— Avant de me retirer qu'il me soit permis de me laver d'un reproche que j'entends circuler autour de moi, et qui fait mon chagrin et celui de toute ma famille. Je serais a-t-on dit, l'auteur, de la dénonciation qui a perdu M. Mirès, je proteste contre cette injure. Je n'ai jamais eu de ressentiment contre M. Mirès ; et M. de Pontalba, qui sait les soupçons qui pèsent sur moi et la douleur que j'en ressens, m'a écrit une lettre que je demande la permission de lire. (Dans cette lettre, M. de Pontalba déclare que c'est sur ses instances répétées que M. de Vaux a consenti à l'éclaircir, et qu'il n'a fourni des renseignements qu'après avoir pris les avis d'un honorable avocat qui lui disait que, refuser ces renseignements, c'est s'exposer à passer pour complice des désordres qui existaient dans la comptabilité dont il était le chef.)

L'avocat impérial.—Du reste, vous avez donné les mêmes renseignements aux autres membres du conseil de surveillance.

M. le témoin.—C'est vrai ; d'abord chez M. de Chassepot, que je connais depuis longtemps, je lui communiquai le désir que j'avais de me retirer. N'en faites rien, me dit-il ; vous rendez des services ; restez tout s'arrangera ; et maintenant, que nous connaissons ce qui se passe, nous ferons liquider cela à petit.

M. Mirès au témoin, avec emportement. Que se passait-il donc dans la maison qui ne fut honorable ?

M. le témoin.—Je n'ai voulu rien dire de désagréable ; je rapporte une conversation de M. de Chassepot qui, ainsi que tous les membres du conseil, ainsi que M. Simeon, avaient les meilleures intentions du monde et cherchaient à surveiller le plus qu'il leur était possible ; mais ils n'étaient ni hommes de chiffre, ni comptables.

L'audience est levée et renvoyée à demain midi.

Audience du 28 juin. Que d'enseignements et de révélations dans cette affaire ! On n'en est encore qu'au début et déjà le drame apparaît. Quoi de plus émouvant que la position de M. Barbet de Vaux, le chef de la comptabilité, en la supposant telle qu'il l'a présentée hier une habileté et une émotion qui n'étaient, au dire de la défense de M. Mirès, qu'une habileté de plus. M. Mirès a-t-il été trahi par son chef de comptabilité ? Il n'y aurait là autre chose que ce qu'on voit tous les jours ? M. Giblin n'a-t-il pas été, lui aussi, trahi, dénoncé par ses employés ; on cherche bien loin ses ennemis, ils sont dans votre propre maison. C'est là le danger, c'est là aussi l'explication des positions irrégulières. Malgré toute l'habileté du monde, les écritures commerciales sont un miroir qui révèle la fraude, et on ne songe pas assez qu'on ne peut remuer tous ces millions qu'avec le concours de pauvres diables à qui la tentation vient un jour de spéculer eux-mêmes, et qui, ne pouvant le faire sur le crédit mobilier,

ette fantastique valeur qui permet selon M. Mirès, de ramasser cinq millions en un seul coup de filet, spéculent sur les tristes et terribles secrets qu'ils surprennent et qu'ils livrent à des conditions... qu'on ne connaît pas toujours. Que cette réflexion toute générale ne reçoive pas d'application à l'égard de Barbet de Vaux, homme bien posé, d'un don, dont l'émotion m'a touché, et qui doit d'ailleurs être très-énergiquement attaqué par les défenseurs de M. Mirès.

On sait maintenant que la catastrophe de la maison Mirès, ou du moins la poursuite qui l'a surtout déterminée, est le résultat de luttes intestines. Ce sont les défiances qui existaient entre les deux gérants, entre M. Mirès et M. Solar : c'est d'abord la lutte sourde, puis l'hostilité ouverte éclatant en ces deux hommes, qui ont déterminé le scandale ; la plainte de M. de Pontalba, et enfin les investigations prudentes de la justice qui ont précédé l'arrestation et la poursuite avouée.

Nous avez vu comment une question politique, comment la question d'influence d'un grand journal de Paris s'est trouvée mêlée à tous ces débats d'argent.

Aujourd'hui l'intérêt du débat a été d'une tout autre nature. Nous avons vu défiler devant le tribunal la longue procession de ceux qu'on a appelés les *causés*. Toutes les classes de la société se trouvaient représentées par ces *causés*, souvent la comédie côtoyait la tragédie. Tous ces gens romés apportaient chacun leur expression particulière, soit de colère, soit de résignation, le plus souvent de regret et de colère, et certes le puissant banquier a entendu aujourd'hui de bien dures vérités qu'il lui avait fallu dévorer dans l'ombre du cabinet. Au moins avait-il à ses ordres des huissiers et des valets en livrée qui se chargeaient d'expulser les victimes dont la douleur était trop expansive ou trop bruyante.

Le calme et l'habileté de M. Mirès sont grands ; il a ce sourire fin et gracieux, ce regard intelligent et presque caressant par lesquels il a dû fasciner sa nombreuse et confiante clientèle.

La Gazette de Sorel.

Mardi matin, 30 Juillet 1861.

La guerre civile aux Etats-Unis.

Tous les journaux ne s'occupent aujourd'hui que du parti qui va s'appeler le *grand parti national* ; ayant dans deux numéros précédents déclaré ce que nous pensions des hommes qui vont embrasser ce parti, ayant fait connaître, après avoir interrogé un peu le passé, ce que nous pouvions espérer du patriotisme des hommes qui étaient destinés à conduire la barque de l'Etat, nous nous abstenons pour aujourd'hui de tout travail dans le champ brillant de notre politique pour nous porter un instant sur le champ bien plus brillant de la guerre civile aux Etats-Unis. Nous donnerons donc pour le moment les quelques remarques suivantes publiées par l'Union d'Ogdensburg, sur les conséquences de cette guerre civile, remarques qui certes méritent bien l'attention de tout lecteur qui aime à suivre la marche, les causes et les conséquences des faits et gestes de nos vaincus.

« Le sang coule en Amérique enfin... ! »

« Cette guerre qui au début promettait d'être un jeu d'enfants, s'est développée tout doucement, et prend aujourd'hui des proportions gigantesques. »

« C'est autour de la tombe de Washington que le canon gronde, et que la charge sonne. »

« La vieille Virginie, cette terre classique de la liberté, est foulée par les pas d'hommes hier amis et aujourd'hui s'entre-gorgeant comme des bêtes féroces. Elle va être le champ de la guerre la plus sanglante et la plus fratricide. »

« Les querelles de partis et les guerres d'opinion portent avec elles un caractère bien différent des guerres ordinaires. Dans celles-ci on honore le talent de l'ennemi, sa bravoure, sa loyauté ; on prodige sa vie hors du champ de bataille. »

« Dans les guerres de partis, la haine se porte sur les talents, les qualités. C'est l'homme qui a le plus de mérite et d'influence dans le parti contraire qui paraît le plus dangereux et qu'on poursuit avec le plus d'acharnement. »

« Si les révolutions font éclore de grands talents, ce sont elles aussi qui lorsqu'elles se prolongent, moissonnent l'élite des nations. L'histoire ancienne et moderne en offre les plus tristes exemples. Que d'hommes éminents et que de victimes ! »

« De plus c'est une tâche pénible et douloureuse pour un patriote sincère dans l'état actuel de ce pays que la lecture des dépêches télégraphiques qui nous arrivent tous les jours du siège de la guerre et qui nous annoncent les progrès de ce grand suicide, de ce meurtre impie à mille bras. »

« C'est de Carthage, de Centreville, de Bulls' Run, de Manassas, etc., etc., que nous viennent toutes ces nouvelles qui après avoir passé par mille bouches frappent mille cœurs, car le télégramme vient dire à Poreille d'une pauvre femme « tu es veuve » et d'un enfant qui n'avait que son père pour soutien « tu es orphelin. » »

« Telles sont les conséquences de la guerre civile. Les révolutions ont quelquefois purifié la Société au moment que le corps politique tout maculé des taches de la corruption tombait en une dissolution générale, mais les guerres impies entre frères ne peuvent arriver que faiblesse réciproque entre les combattants et que la ruine complète de ce beau pays. Une prompte réconciliation à quelque prix que ce soit est donc devenue d'une nécessité absolue. Que le congrès donne l'exemple et le peuple l'imitera. »

« Nous sommes convaincu qu'avec de la constance et de la raison on peut produire dans l'ordre politique les réformes nécessaires, sans bouleverser la société, sans acheter la liberté par des injustices ou des crimes. »

COLONISATION.

Nous reproduisons avec plaisir l'article suivant du *Franco Canadien*. Nous sommes toujours heureux de reproduire ces écrits tout patriotiques qui apparaissent de temps en temps dans ce journal vraiment canadien, et certes, après tout, la colonisation est bien la chose la plus importante que nous puissions demander. Quoique nous ayons reproduit plusieurs articles sous ce titre nous ne pouvons jamais assez parler de ce sujet qui mis en exécution avec l'aide de notre gouvernement assure plus que jamais la prospérité de notre pays.

Maintenant que les élections sont finies, l'attention peut être attirée de nouveau sur cet intéressant sujet, avec d'autant plus d'importance que le rapport du ministre d'agriculture vient d'être publié. Nous recommandons à tous les amis de la colonisation la lecture de ce document qui leur fera voir jusqu'à l'évidence, que le gouvernement actuel ne s'occupe que d'augmenter la population du Haut Canada et de fermer le Bas-Canada au moyen d'une immigration à Gaspé, étrangère à nos mœurs, à notre langue, et à notre croyance. En effet, c'est dans la partie protestante de l'Irlande, c'est en Prusse c'est en Norvège que l'on fait les plus grands sacrifices pour diriger vers notre pays une immigration propre à donner une prépondérance bien décidée au protestantisme. Que peut-on répondre à cela ? Ou est donc l'énergie tant vantée du premier ministre, son dévouement et celui de son parti à leur nationalité et à leur religion. Tandis qu'ils abusent de ces grands mots et trompent la bonne foi de tant de dupes respectables, un ministre anglican est à l'oeuvre recrutant ses semblables pour en inonder le pays ; et nous, nous n'avons aucune part dans cet accroissement de population et de force ; nous ! Il y a un parti pris au bureau des terres de l'Agulterrie ; celui d'exclure des terres publiques les Canadiens-Français et les catholiques comme on le voit systématiquement de ces bureaux mêmes comme employés. Aux autres, toutes facilités désirables, tous les bons procédés, à nous le découragement et le dégoût.

Au lieu d'aller courir toute l'Europe protestante pour nous trouver une belle population très éclairée, très turbulente et très fanatique nous avons à nos portes une population robuste, probe, paisible, religieuse, issue des fondations de ce pays, habituée à son climat et à un rude travail, laquelle population serait induite à rentrer en masse dans notre pays, en faisant pour elle un dixième de sacrifices que l'on fait pour attirer des étrangers. Mais non, il paraît que cela ne ferait pas.

Nous ne pouvons pas tenir à cet égard un langage trop sévère. Nous sommes témoins des

promesses du gouvernement et de la violation de ces promesses, nous ne pouvons refuser de croire à l'hostilité du ministre des terres public contre la colonisation française et catholique, après l'avoir vu à l'oeuvre, après l'avoir vu « oublier » sitôt et si complètement ce qu'il a promis solennellement, durant la dernière session aux députés du Bas-Canada, réunis à Québec. N'y ayant pas défaut d'intelligence, peut-il n'y avoir pas défaut de cœur dans ses collègues français et catholiques, qui ont la lâcheté de le laisser faire.

Nous pouvons agir sans le gouvernement et nous le devons : car nous n'avons rien à attendre de lui, et nous serions noyés avant peut si nous n'avions pas de protection plus efficace que celle des ministres de notre origine et de notre croyance dont le pays subit aujourd'hui la direction politique.

Affaire Mirès et Solar.

Nous publions sur notre première page un extrait du compte-rendu de cette affaire qui a causé de si grandes sensations dans toute la France et dans l'Europe entière ; elle est devenue le grand sujet de toutes les correspondances, de tous les rapports depuis que le jour commence à se faire sur cette affaire bien obscure.

M. Mirès avait pour Défenseur M. Mathieu, mais celui-ci étant tombé malade pendant les débats, M. Ploquet a été le seul qui ait défendu M. Mirès. Sa parole vive, élégante, persuasive qui l'a placé parmi les premiers orateurs du barreau, n'a pas fait défaut en cette occasion. Nous aurions aimé à donner aujourd'hui à nos lecteurs quelques parties de cette harangue si bien argumentée, mais la trop grande partie de nos colonnes que nous donnons à cette affaire et le manque d'espace nous empêchent de fournir à nos lecteurs tous les détails qu'on aurait pu désirer sur le procès du fameux financier. Mais voilà que les nouvelles télégraphiques nous font connaître le dénouement de cette affaire et la condamnation du célèbre Mirès.

Mirès et Solar sont condamnés à cinq ans de prison et 3000 francs d'amende.

Des membres du conseil de surveillance des entreprises Mirès, M. le comte Siméon, M. le comte de Port, M. le baron de Pontalba et M. le comte de Chassepot, poursuivis comme civilement responsables, les trois derniers sont renvoyés purement et simplement des fins de la poursuite ; M. le comte Siméon seul est condamné comme civilement responsable envers les déposants de la Caisse Mirès.

Nous publions ci-dessous deux adresses, dont l'une fut présentée au capt. J. B. Labelle, et l'autre au capt. P. Côté lors de l'excursion des deux vapeurs *Napoléon* et *Columbia* à Québec. Nous l'avons déjà dit, ces deux messieurs, par leur urbanité, leur politesse reconnue, l'attention qu'ils portent aux passagers indistinctement se sont attirés l'estime et la confiance de tous, et ont rendu et rendent de grands services à cette puissante compagnie. Connaissant les deux capitaines bien intimement, nous aimons à chaque occasion nous faire l'écho de tous ceux qui en leur rendant justice savent comme nous reconnaître deux hommes bien dévoués et possédant toutes les qualités requises pour leur emploi.

ADRESSE AU CAPITAINE DU STEAMER "NAPOLEON."

L'adresse de félicitation suivante a été présentée samedi matin par les passagers au capitaine Labelle :—

A BORD DU STEAMER "NAPOLEON." 20 juillet 1861.

Nous soussignés, passagers à bord du steamer "Napoléon" dans son trajet de Montréal à Québec croyons devoir manifester au capitaine Labelle la haute estime que nous professons pour lui pour son urbanité et sa politesse attentives envers nous tous ; ce dont nous le remercions cordialement. Malgré une longue détention à bord, causée par un épais brouillard et un vent impétueux du Sud, le temps s'est gaiment et délicieusement passé et nous nous plaçons à rendre au capitaine hommage qui lui est justement dû

pour les attentions qu'il a eues envers nous tous et son habileté comme navigateur.

Suivent les signatures, « Robert Sévère, J. Smith, J. S. Morin, L. N. Duvrigny, C. McD. Thompson, Jno O'Hare, Robt McKay, Thomas P Roberts, Dr. Tassé, M. P. L. Turveyor, P. H. Bore, P. J. U. Beaudry, Wm M. Molson, E. Mathieson, H. P. Wrey, James Esdaile, Robert Esdaile, John Molson, W. S. Noad, M. N. Delisle, W. E. Phin, Jas D. Shaw, Jonas Isaacs, A. H. Furniss, Augustus Lav, Charle Palmer, L. Levey, G. Hoernera, C. A. Clark, L. Beaudry, Ed. Liouais, E. H. Baubien, Jno Thos Molson, Jean Fournier, Thos Hoppier, John Restoly, Jas Curzey, John Lynch, H. Woodman. »

« Wm. ERMONSTONE, président "J. HUNTER, secrétaire." »

Le capitaine a fait aux passagers une réponse verbale les remerciant de leurs bous sentiments envers lui.

PRÉSENTATION D'UNE ADRESSE A M. PIERRE COTTÉ, CAPITAINE. LE 22 JUILLET 1861.

A une réunion des passagers du pont supérieur, tenue dans le grand salon, sur l'avant, les deux résolutions suivantes ont été unanimement adoptées.

A BORD DU BATEAU *Columbia*. Proposé par James A. Glassford, Ec., secondé par Olivier Fréchet, Ec. :

Que des remerciements soient présentés à M. le Capitaine Pierre Cotté pour la manière habile et judicieuse avec laquelle il sait conduire et disposer toute chose à son bord, et particulièrement pour son aimable empressement, ses attentions continuelles et sa délicate courtoisie envers tous les passagers, et surtout les dames, qui ont par l'entremise de son concert avec lui sur son beau vaisseau, en ce temps d'affluence et d' encombrement, son énergie et son génie plein de ressources, parvient en dépit d'une opposition politique aigrie, à capitaliser les avances faites par les Etats séparés, et à réduire ainsi de \$75,000,000 la dette dont la nation était moralement responsable. « Il exploite les ressources nationales et crée de nouvelles sources de revenu à un tel point que le gouvernement de 1812, put détacher de son revenu annuel ordinaire une grande portion de la dette ainsi encourue. « La seconde guerre avec l'Angleterre en 1812, a coûté \$127,000,000. Mais non seulement les revenus perçus pendant 21 années de paix, de 1815 à 1836, suffirent à payer cette somme en entier, mais le gouvernement national put en outre en 1836 distribuer aux divers Etats un surplus d'environ 30 millions. Pendant les vingt cinq ans qui se sont écoulés depuis 1836 jusqu'à 1861, la nation, malgré des dépenses extravagantes dont la progression allait toujours croissant a fait la guerre en Floride et au Mexique, à d'énormes frais ; et presque toutes ces sommes ont été remboursées sans parler de la précieuse acquisition de la Californie dont les mines d'or ont accru nos exportations annuelles d'au moins 50 millions. Telles sont, en peu de mots, les lumières et les ombres de notre histoire fiscal, à venir jusqu'à l'époque où a commencé le conflit actuel. »

Proposé par M. J. Vilbon, éc., secondé par Edouard Moreau, éc., Que ces remerciements soient également donnés à tous les officiers de ce bateau qui, sous la direction de leur digne capitaine, savent si bien reproduire ses loyales qualités et prouver à tous qu'ils sont en tout temps, dans l'accomplissement de leurs devoirs, aussi polis que dévoués auprès des personnes qui sollicitent leurs services.

Au moment de la présentation des résolutions ci-dessus, M. Vilbon et M. Moreau adressèrent tour à tour à M. le Capitaine Cotté quelques paroles bien senties et fort à propos, le priant de vouloir bien recevoir cette adresse comme l'expression sincère de sentiments sympathiques des passagers à bord de son vaisseau pour sa conduite habile, courtoise et distinguée et le concours énergique et bienveillant de ses officiers durant cette excursion à Québec.

Lecture des deux résolutions étant alors faite M. le capt Cotté fit une réponse verbale, déclarant qu'il était extrêmement touché d'une démarche aussi agréable que flatteuse de la part de citoyens très distingués après desquels il n'avait d'autre mérite que celui d'avoir suivi, en cette circonstance, les règles invariables de son devoir de capitaine et de gentilhomme ; qu'il considérait toutes les personnes à son bord, sans distinction de race ni d'origine, comme ses véritables hôtes et que lui et ses officiers n'épargneraient ni troubles ni fatigue pour leur donner toujours tout le confort et tout le plaisir qu'il pourrait leur procurer.—(Applaudissements.)

Il fut alors proposé par M. G. H. Sellars, de Chicago, secondé par M. Théophile Turgeon, que prière soit faite au «Montréal Herald» et à «La Minerve» de publier les précédés de cette réunion.—Adopté.

† C. E. Évêque de Tioa, N. Bélanger, ptre., O. Fréchet, James A. Glassford, Alex. Carpentier, G. O. Beauchemin, W. E. Desbarats, Albert Grant, T. Benallack, Andrew Esmeart, R. A. Campbell, M. C. Desnoyers, R. Robinson, Ed. Charter, D. Darling, W. T. McGarth, A. B. C. Atkinson, E. C. Cairat, Ira Morgan, Geo. H. Sellars, (Chicago) F. Dettmers, O. V. La-liberté, A. Lecompte, T. Turgeon, Henry St. Dizier, A. Larue, Thomas McGriffin, W. Henderson, P. B., C. M. C. D. Thompson, U. O. Garth, L. L. D. James Straklion, V. David, Colin Campbell, Robt. P.

LaBatt, John LaBatt, H. Thomas, Robt. Reid, Robt. B. Read, C. C. Field, Edward Page, W. Desroches, Rilly, John Mc-Cambridge, Thir. Battiel, Paul Tahouhenché, (chef de la tribu des Hurons, Lorette) Allan McDonell, James Goublaige, Michel Lablée, James Harray, Jr., John Lewitt, Frank Bord, Charles D. Davidson Chis. Hay, P. McEwan, James Inglassford, S. Silverman, Jr., E. W. Benoit, Geo. Peck, Léon Derame, Léon Hurteau, C. L. Levey, L. L. Levey H. Benjamin, Daniel Morgan Alex. Johnson, Jas Haydon, Henry Corrigan, Hugh McIntoch, Francis Scanthion, Hy. Lamontagne, Russ. B. Wigan, Alex. Panel, Alfred Charlebois, J. D. W. L'écuyer, C. Houle, Geo. D. Brut, John Esinbart, L. Benjamin M. P. P., W. P. Welles, John W. Ferris, Dennis Nixon, R. Tuck, Jos. Cooke, David Waters, Alphonse St. Onge et autres signatures pour lesquelles il ne nous reste malheureusement pas de place.

La dette des Etats-Unis

Le *Times* de New-York fait dans les lignes suivantes, l'histoire financière des Etats-Unis depuis 1789 jusqu'à nos jours : « Les Etats-Unis, jusqu'à l'année 1789, ne consistaient en réalité qu'en un groupe d'Etats librement confédérés n'ayant aucun système fiscal fixe ou sûr. Ils sortirent de la guerre de la révolution sans moyens de payer leurs dettes ; et la conséquence a été que la grande masse de leurs obligations communes ou confédérées qui s'étaient accumulées en émission de papiers jusqu'à près de quatre cents millions de piastres sous le nom imposant d'argent « du continent », ont été complètement répudiées. Hamilton, grâce à son énergie et à son génie plein de ressources, parvint en dépit d'une opposition politique aigrie, à capitaliser les avances faites par les Etats séparés, et à réduire ainsi de \$75,000,000 la dette dont la nation était moralement responsable. « Il exploite les ressources nationales et crée de nouvelles sources de revenu à un tel point que le gouvernement de 1812, put détacher de son revenu annuel ordinaire une grande portion de la dette ainsi encourue. « La seconde guerre avec l'Angleterre en 1812, a coûté \$127,000,000. Mais non seulement les revenus perçus pendant 21 années de paix, de 1815 à 1836, suffirent à payer cette somme en entier, mais le gouvernement national put en outre en 1836 distribuer aux divers Etats un surplus d'environ 30 millions. Pendant les vingt cinq ans qui se sont écoulés depuis 1836 jusqu'à 1861, la nation, malgré des dépenses extravagantes dont la progression allait toujours croissant a fait la guerre en Floride et au Mexique, à d'énormes frais ; et presque toutes ces sommes ont été remboursées sans parler de la précieuse acquisition de la Californie dont les mines d'or ont accru nos exportations annuelles d'au moins 50 millions. Telles sont, en peu de mots, les lumières et les ombres de notre histoire fiscal, à venir jusqu'à l'époque où a commencé le conflit actuel. »

« La seconde guerre avec l'Angleterre en 1812, a coûté \$127,000,000. Mais non seulement les revenus perçus pendant 21 années de paix, de 1815 à 1836, suffirent à payer cette somme en entier, mais le gouvernement national put en outre en 1836 distribuer aux divers Etats un surplus d'environ 30 millions. Pendant les vingt cinq ans qui se sont écoulés depuis 1836 jusqu'à 1861, la nation, malgré des dépenses extravagantes dont la progression allait toujours croissant a fait la guerre en Floride et au Mexique, à d'énormes frais ; et presque toutes ces sommes ont été remboursées sans parler de la précieuse acquisition de la Californie dont les mines d'or ont accru nos exportations annuelles d'au moins 50 millions. Telles sont, en peu de mots, les lumières et les ombres de notre histoire fiscal, à venir jusqu'à l'époque où a commencé le conflit actuel. »

« La seconde guerre avec l'Angleterre en 1812, a coûté \$127,000,000. Mais non seulement les revenus perçus pendant 21 années de paix, de 1815 à 1836, suffirent à payer cette somme en entier, mais le gouvernement national put en outre en 1836 distribuer aux divers Etats un surplus d'environ 30 millions. Pendant les vingt cinq ans qui se sont écoulés depuis 1836 jusqu'à 1861, la nation, malgré des dépenses extravagantes dont la progression allait toujours croissant a fait la guerre en Floride et au Mexique, à d'énormes frais ; et presque toutes ces sommes ont été remboursées sans parler de la précieuse acquisition de la Californie dont les mines d'or ont accru nos exportations annuelles d'au moins 50 millions. Telles sont, en peu de mots, les lumières et les ombres de notre histoire fiscal, à venir jusqu'à l'époque où a commencé le conflit actuel. »

ETATS-UNIS

Le *Times* a reçu les deux correspondances qui suivent : Washington, 22 juillet.

Le désastre de dimanche est moins accablant qu'on ne l'avait dit d'abord. L'armée n'a pas été mise en déroute, et nos pertes quoique fortes, n'ont pas été telles qu'on les pussent être réparées par quelques semaines de vigoureuse préparation. Le gouvernement donnera son attention exclusive à cet objet, et profitera sous beaucoup de rapports de l'expérience acquise.

Il n'y a qu'une petite partie de l'équipage de camp qui ait été prise. Notre plus grosse perte en dehors de celle des hommes, est celle de l'artillerie. On ne doit pas perdre de temps pour la réparer.

On reconnaît universellement que vers 2 heures nos troupes l'emportaient résolument sur les rebelles. Elles les avaient battus dans chaque tentative de charge de cavalerie, elles avaient fait taire trois de leurs batteries, et elles les avaient repoussés jusqu'à un mille en arrière de leurs positions avancées. Mais nos hommes avaient marché et combattu onze heures ; ils étaient physiquement épuisés, à ce point que, lorsqu'ils virent de nouvelles batteries on ouvrit le feu sur eux, et des renforts tout frais marchant à leur rencontre, il fut impossible de continuer le combat ; ils ont cependant prouvé leur incontestable supériorité en rase-campagne. A aucun moment les balles n'ont pu maintenir leur terrain devant une charge ou contre le feu de notre musiqueerie. Ils avaient l'avantage du nombre à un

point prodigieux, et un plus grand avantage encore dans leurs réarrangements.

Washington, 22 juillet.

« Le désastre d'hier n'est pas si grand qu'on l'avait d'abord supposé. Nos troupes se sont retirées hier soir en bon ordre de Centreville, réulant jusqu'aux retranchements d'Arlington. La brigade du général Bleeker couvrit la retraite, ramenant les trainards et détruisant les ponts sur ses derrières.

Notre perte, en tués, blessés et manquants, ne dépassera pas mille hommes. Nous avons perdu de dix huit à vingt-trois pièces d'artillerie, y compris cinq de la batterie du Rhode-Island, et quelques unes des batteries Sherman, Carlisle et Grigg. Soixante à soixante-dix fourgons de bagages à peu près sont perdus. Autant qu'on peut s'assurer du nombre des fusils jetés dans la retraite et perdus sur le champ de bataille, il peut aller à quatre mille. La moitié au moins des couvertures et des havresacs ont été abandonnés avant la bataille et dans la retraite. Nous n'avons perdu que peu de provisions et point de munitions.

Les rebelles ont continué à poursuivre nos colonnes en retraite, poussant leur cavalerie jusqu'à Centreville. La ils furent arrêtés un moment, mais prirent possession de la place quand nos troupes l'eurent évacuée. Nos hommes ont combattu avec un viguer déterminée, et ont accompli de grands exploits dignes de vétérans. Le 71ème, les zouaves, le 69ème et le 14ème, de la milice sont les régiments les plus fréquemment mentionnés comme ceux qui, parmi les troupes de New-York, ont le plus résolument disputé le champ de bataille.

DETAILS DE LA JOURNÉE.

Les dépêches s'accordent à diminuer l'importance de la défaite de l'armée fédérale. Elles roulent du reste presque entièrement sur des incidents personnels et donnent un compliment à la liste des morts et des blessés.

Tués.—Le colonel James Cameron, du 79e new-yorkais, a été tué un peu avant le commencement de la retraite. Il s'efforçait de rallier ses hommes, lorsqu'une balle lui traversa la poitrine. Il s'était conduit avec courage et sangfroid durant l'action, et il est mort en brave. Le major Arnold Harris est parti de Washington pour Bulls' Run, porteur d'un drapeau parlementaire, afin de réclamer le corps.

Tomers, capitaine au second du Rhode-Island. George E. Goulding du même régiment. I.rown, enseigne au 14e new-yorkais. A. T. Saullinglaw, capitaine au 69e new-yorkais.

David Morrisson, capitaine au même. Wm. Masson, " " " " David Brown, " " " " Withington, capitaine au 1er Michigan. Butterworth, " " " " Casey, lieutenant au même régiment. Monck, " " " " " "

Le colonel Wilcox, du 1er Michigan a été laissé gisant blessé sur le champ de bataille. Il est mort ou prisonnier. Le major Bidwell a pris sa place et a ramené le régiment dans le meilleur ordre possible.

Blessés.—John Breslin, capitaine au 69e new-yorkais. Ellis, capitaine au 71e new-yorkais. Heart, lieutenant au même. Clair, capitaine au 79e de New-York. A. A. Meredith, lieutenant au 2e du Wisconsin.

Warner, second lieutenant au 1er du Michigan. Dickerson, lieutenant dans l'infanterie régulière, légèrement. Le colonel Wood, de 14e de Brooklyn, grièvement. F. E. Worcester, du 71e de New-York, légèrement au bras.

L'aide chirurgien à l'hôpital de Centreville, arrivé à Washington, dit positivement que le nombre des tués et blessés ne dépasse pas six cents.

Le docteur S. J. Walker, chirurgien des zouaves-pompiers de New-York, est arrivé à Philadelphie lundi soir, ayant à sa garde 41 corps de braves compagnons de ce régiment qui sont tombés dans l'engagement. Le docteur Walker dit que de ce nombre constitue le total des tués. Les blessés sont au nombre de trente ou quarante. Il reste encore 750 hommes debout et capables de combattre à la première occasion.

Le docteur Walker était accompagné à Philadelphie par le soldat Anderson, du 12ème des volontaires de New-York. Selon lui, son régiment a perdu 27 hommes, tandis que le 99ème compte environ 460 tués et blessés, et le 71ème 41 tués et à peu près 100 blessés.

Une autre dépêche donne pour certain que, tant en tués que blessés et manquant à l'appel, le 71ème a perdu 10 hommes par compagnie, soit 80 en tout.

Le nombre des prisonniers ne saurait être encore connu. Un tambour des zouaves qui a été pris, puis a pu s'échapper, raconte que les sécessionnistes en ont une immense quantité entre les mains. Ou suppose qu'on les a surtout saisis sur le chemin dans la retraite.

On avait dit d'abord que le quartier maître Stelson, des zouaves pompiers, était tombé aux mains de l'ennemi, mais on annonce qu'il a reparu depuis à Washington.

Il manque 15 hommes du 1er régiment de l'Ohio mais les officiers sont tous saufs et sains.

Il est sûr désormais que les rebelles se sont emparés de 18 pièces d'artillerie. C'est déjà beaucoup mais pas autant qu'on le disait d'abord. Ainsi la batterie de Sherman est revenue à Washington. Après les rapports qui la représentaient comme tombée en entier ou en partie aux mains de l'ennemi, son retour a excité autant de joie que de surprise.

On dit encore que le colonel Corcoran du 69ème, avait été fait prisonnier et son drapeau pris par l'ennemi. Une partie du régiment délivra le colonel, et les zouaves pompiers reconquirent le drapeau, qu'ils ont rapporté à Washing on.

En somme, les régiments qui ont le plus souffert sont : les zouaves-pompiers et le 69ème de New-York, le 1er et 8ème du Massachusetts.

L'adjudant du régiment des carabiniers allemands qui a si bravement couvert la retraite, dit que les estomacs vides sont cause du désordre. Les hommes n'avaient eu que du biscuit sec à manger dimanche. Le manque de vivres convenables et suffisantes les a épuisés et laissés sans vigueur pour le combat.—*Courrier des E. U.*

Dernières nouvelles des Etats-Unis.

Nous avons par Baltimore, la nouvelle encore incertaine d'une bataille livrée à Harper's Ferry.

Cette rumeur coïncide avec une dépêche annonçant qu'aussitôt après la victoire de Bulls' Run, le général Beauregard s'est porté dans cette direction.

Le fait de l'engagement a donc un certain degré de vraisemblance ; mais nous restons dans le vague quant à l'issue.

On dit d'un côté que les fédéraux auraient été surpris et taillés en pièces ; de l'autre on parle de la défaite complète des confédérés, après un combat acharné.

En attendant des éclaircissements, une lettre du général Patterson, en date du 22, donne les motifs qui ont empêché cet officier d'attaquer le corps d'armée de Johnston. Celui-ci était formidablement retranché dans Winchester avec des renforts qui pe-taient son effectif à 35,000 hommes, et Patterson en avait 20,000 à peine, par suite du refus de 19 régim nts dont l'engagement était expiré, de servir une seule heure de plus. Tenter la lutte dans de pareilles conditions eût été aller au devant d'un désastre certain.

La canonnière *Résolue*, qui croissait depuis quelque temps dans le Potomac, est rentrée à l'arsenal de Washington, avec trois petits bâtiments qu'elle a capturés en flagrant délit de commerce avec les sécessionnistes. Le capitaine du *Résolue* rapporte que, loin d'avoir abandonné, comme on le disait, leurs batteries sur les bords du fleuve, les confédérés en ont au contraire élevé trois nouvelles.

Echos de la Bataille de Bulls' Run :

« Nos troupes ont été commandées à 11 heures et demie samedi soir pour se porter sur le champ de bataille ; nous n'avons pas bougé avant le jour dimanche matin. Nous marchâmes jusqu'à midi, heure à laquelle nous arrivâmes au champ de l'ennemi. Nous fîmes environ trois milles au pas de course, puis jetai nos capotes et nos havresacs, nous nous dirigeâmes par une course rapide d'un mille vers la batterie de l'ennemi. »

« Nous étions là les premiers, bien que d'autres troupes fussent présentes, mais elle nous attendaient. Quand nous fîmes formés en lignes par compagnies, j'aperçus une troupe de cavalerie qui se hâta autant que possible pour atquer notre compagnie ; nous étions en arrière. Je donnai l'alarme

et la compagnie B. fit volte face pour aider la nôtre à repousser cette cavalerie qui était celle de Ben McCullough. Elle comprenait environ 73 hommes. Nous fûmes une charge qui en tua 66, et les sept autres essayèrent de regagner leurs quartiers, mais deux seulement y réussirent.

"Nour vous retournerais alors pour rallier le reste du régiment, quand j'aperçus un autre parti de cavalerie se formant dans les bois pour nous charger. Deux de nos soldats firent feu et atteignirent les deux cavaliers qui étaient en avant; le reste s'enfuit. A travers bois dans toutes les directions cette cavalerie est la cavalerie de parade du Sud.

"Pendant ce temps le reste de notre régiment repoussa brillamment les rebelles à coups de fusil, de canon et de bombes. Cette attaque dura à peu près 15 minutes. Nous fûmes alors contraints à la retraite, parce qu'on ouvrait le feu sur nous avec deux batteries, pendant que l'infanterie et le reste de la cavalerie ennemie pressaient par un combat. Nous avons perdu cette fois tant en tués que blessés environ 75 hommes; notre colonel avait reçu une balle à l'oreille, mais la blessure n'était pas dangereuse. Le sergent-major était blessé au pied.

"L'affaire générale a été mal conduite, et si nous eussions fait ce dont on nous avait donné l'ordre il ne serait pas resté cent d'entre nous. Notre commandant dit que beaucoup de nos officiers étaient épuisés par l'ardeur du soleil, mais les soldats l'ont bien supportée. On suppose que les rebelles ont perdu de 800 à 1,000 hommes dans l'attaque.

"Après cette attaque, je gagnai une colline où je m'arrêtai à cause de ma grande fatigue; et les boulets et les bombes sifflaient et tombaient autour de moi, mais les projectiles étaient tristement dirigés. La fort de la bataille dura environ cinq heures, puis nous fûmes traînés. D'autres régiments prirent notre place et combattirent vaillamment mais ils furent malheureusement blessés. On dit que les rebelles avaient 80,000 hommes, sur le point ou nous avons été attaqués, quand notre division n'en comptait que 13,000. On estime que notre division a perdu en tués, blessés et prisonniers, 2,000 hommes, tandis que les rebelles en auraient perdu en tout huit ou dix mille. Un seul régiment, autant qu'on peut le savoir a perdu en tout 300 hommes."

NOUVELLES D'EUROPE.

Le steamer *Arabia*, parti de Liverpool le 13 courant à 11 heures du matin et le lendemain au soir de Queenston, est arrivé aujourd'hui à Halifax, à 4 heures du soir, avec £117,000 en espèces et 56 passagers à la destination de Boston.

ANGLERRE.—Dans la chambre des communes, le 17 courant, M. Kerr a demandé des informations concernant le résultat de l'enquête qui a été tenue à propos du contrat de la ligne de Galway. Les subsides à cet égard ne seront point continués, ainsi que l'a dit lord Palmerston.

Sur motion de lord de Redcliffe on doit produire devant les deux chambres toute la correspondance relative aux réformes qui doivent être faites en Turquie.

Lord John Russell a annoncé, à propos de la question du Danemark, que de nouvelles propositions de la part de ce gouvernement produiraient un heureux résultat.

Le *Morning Chronicle* de ce matin contient la nouvelle que le comte d'Elgin doit remplacer lord Herbert au ministère de la guerre.

FRANCE.—Jugement a été rendu le 11 courant dans la cause de Mirès et Salaz, qui ont été condamnés à cinq ans de prison et trois mille francs d'amende.

Le gouvernement français a, dit-on, adressé à la Suisse une nouvelle note soutenant le droit de la souveraineté de la France sur la vallée de Dappent. Tous les journaux de Paris applaudissent à la lettre de l'empereur relativement à l'introduction du libre travail dans les colonies françaises.

s'il ne vend pas ses foins, mais qu'il les fasse consommer à l'étable par ses bestiaux. Un peu de réflexion fera connaître pourtant que du foin noirci, ou simplement blanchi par l'effet des pluies, a perdu une partie plus ou moins grande de ses sucs et qu'il est en conséquence moins nourissant, outre qu'il est moins agréable.

Il importe donc grandement au cultivateur de rechercher les moyens qui peuvent lui aider à prévenir les pertes dont il est sans cesse menacé pendant la saison des foins.

Le premier qui se présente est le baromètre, instrument précieux qui annonce la pluie et le beau temps, et qu'on peut se procurer pour quelques piastres, quand on ne veut pas acheter un meuble de luxe. Mais le paillardier-ils quatre fois plus qu'il ne vaut, le cultivateur ne devrait pas négliger de se le procurer puisqu'il peut perdre, dans une seule saison, plus qu'il ne débourse pour se le procurer.

Les fleurs de plusieurs plantes sont des baromètres naturels, qui annoncent la pluie plusieurs heures à l'avance. De ce nombre, dit-on, est la plante si connue, vulgairement nommée *mousson*. Si le temps est beau, elle étale les pétales de sa petite fleur blanche, le temps s'obscurcit-il un peu, elle les ferme à demi, mais elle les ouvre tout-à-fait de leur enveloppe verte, si la pluie est imminente.

Beaucoup de cultivateurs américains ont introduit chez eux, depuis dix ans, le nombre d'années, l'usage de ce qu'ils appellent *caps*, mot que je traduirai dans notre langue par celui de capuchons. C'est tout simplement un morceau de coton de grande largeur formant un carré, qu'on jette sur chaque veillée, en l'attachant aux quatre coins par une cheville, ou par une pierre renfermée dans un petit sac attaché à chaque coin. Si l'on veut avoir des capuchons plus grands pour en couvrir des veillées plus grosses, on peut réunir deux laies par une couture, et faire ainsi des capuchons de quatre verges carrées par exemple.

Quelques-uns recouvrent ces capuchons d'un vernis formé d'huile de lin bouillie et de cire, ou simplement d'huile de lin bouillie. D'autres emploient le coton tel qu'il sort de chez le marchand. En cet état, il rejette l'eau comme le fait un parapluie. Peut-être est-il préférable en cette état, quoique sans doute il dure moins longtemps.

Le bas prix auquel reviennent ces capuchons, et les pertes et les soucis qu'ils peuvent épargner à nos cultivateurs, devraient les porter à en faire l'essai.

VARIÉTÉS.

THEATRE FRANÇAIS. Nous recommandons de nouveau à nos lecteurs de jeter un dernier coup d'œil sur l'annonce du théâtre français que nous publions encore aujourd'hui, et de ne pas oublier que la première représentation a lieu mercredi (demain). La renommée des pièces, la réputation des artistes, tout doit porter le public à donner un encouragement encore plus grand que par le passé. Nous répétons aussi de nouveau, quoi qu'on en ait dit, que non seulement le titre, mais aussi l'action de toutes les pièces est très morale, il faut voir et alors on peut juger.

Sociétés Canadiennes.—Nous accusons réception des 7e, 8e et 9e livraisons des *Sociétés Canadiennes*, qui comprennent: *La Jongleur*, légende historique par M. l'abbé Casgrain; *Damaama*, poésie par M. P. J. O. Chénier; *Harmonies*, poésies, par M. A. H. LaRue; *Tableau de famille*, par M. J. C. Taché.

Depuis quelques jours, nous jouissons d'une belle température qui favorise admirablement les travaux de la campagne. Ce beau temps, s'il continue, permettra à nos cultivateurs de sauver en bon état leur foin qui est en abondance cette année. Les dernières pluies que nous avons eues ont aussi généralement favorisé la croissance des grains.

ACCIDENT.—Hier matin, vers huit heures, il est arrivé un de ces lamentables accidents qui jettent tout à coup la désolation dans plusieurs familles. La bouillotte d'une petite locomotive destinée à transporter les chars à gravoir sur le chemin de fer d'Arthabaska, a éclaté près de la station de St. Grégoire et plusieurs personnes ont été plus ou moins grièvement blessées. L'ingénieur, M. Archibald McKelvie, fils d'un respectable famille, de cette cité, a reçu plusieurs blessures sérieuses, et la jambe droite tellement fracturée, que les chirurgiens ont cru devoir l'amputer de suite. Un nommé Levesque, le chauffeur, a eu la jambe cassée, mais on espère le sauver, sans lui faire subir d'opération. Plusieurs autres ont été mutilés, mais moins sérieusement, entr'autres un ingénieur du nom de Stenton, qui, par un hasard providentiel, n'a eu que la peau du crâne enlevée.

Nous espérons qu'on va immédiatement procéder à une enquête pour rechercher la cause de cet accident et si, comme on nous en informe, il est causé par la vétusté de la machine, les autorités devront voir à ce qu'on n'en emploie plus de semblables.—*Ere Nouvelle* du 25.

AUX CULTIVATEURS.

FENAISSON.

Tous les ans le cultivateur a sujet de regretter la perte ou la détérioration d'une partie de ses foins par l'effet des pluies ordinairement si communes, pendant cette saison, en Canada. La perte pour lui peut être quelquefois considérable, quoiqu'elle ne soit pas toujours sentie, surtout

gérées, et enfin quelques débris d'os calcinés, qui après avoir été examinés par le docteur Vining, médecin du quartier, furent reconnus des os humains.

Une personne qui a assisté au sinistre ne tarit pas sur le patriotisme des habitants achetant à prix double et même triple de leur valeur les épaves du sinistre. Le seul recenseur sur la Tamise, l'huître retrouvée au fond des tonneaux défoncés, le gingembre, le lin, le coton à moitié brûlé, le soufre, le salpêtre, tout cela exposé dans la rue, a été littéralement enlevé à la folle enchère. Le prix de toutes ces choses était destiné aux victimes du fleuve et aux ouvriers que la destruction de tant de magasins allait laisser sans ouvrage. Mais la spéculation, qui ne dort jamais que d'un œil, sait tirer parti de tout, même des catastrophes; la spéculation voyant que le coton et le suif étaient en si grand honneur, jeta sur le marché le produit de Cotton Wharf une quantité considérable de ces marchandises provenant soit du dock incendié. La vente a duré quatre jours et les acheteurs n'ont pas fait défaut un seul instant. Cette vente, qui a enrichi trois ou quatre spéculateurs, durera encore si la police n'était enfin intervenue et n'avait fait main basse sur quelques balles de coton que l'on avait négligé de faire roussir au contact de la fumée et dont la blancheur célestait trahissait l'origine suspecte.

On lit dans la *Merise*: "L'industrie armée de notre pays, en ce qui concerne les armes de guerre, est en voie de prospérité. Nos fabricants travaillent eu ce moment pour l'Europe et l'Amérique. La crise italienne et le mouvement séparatiste aux Etats-Unis ont donné lieu à de nombreuses commandes.

"Aujourd'hui une société, dont fait partie un de nos fabricants, a racheté 150,000 fusils et carabines à l'autriche, et ce nombreux contingent de vieilles armes va être transformé et remis en bon état pour servir aux armements de l'Italie. C'est là un fait assez curieux de l'Autriche armera ses ennemis les plus déclarés. Plusieurs marchés ont également été proposés par la Hongrie, mais les difficultés d'expédition les ont jusqu'à présent enrayés.

"Une société dont fait également partie un de nos fabricants, a obtenu l'adjudication, de 20,000 fusils prussiens hors de service qui vont également être transformés par nos ouvriers pour servir à l'armée des Américains du Nord. Un agent du gouvernement de l'Union est établi dans notre ville pour la commission de diverses affaires d'armes. Les agents séparatistes ont tenté plusieurs marchés, mais sans succès. Ces seuls faits prouvent que nos ouvriers sont encore loin de manquer d'ouvrage.

"L'arme de luxe est en souffrance en ce moment, mais l'arme de commerce va assez bien.

Le laïem du défunt sultan Abdul-Medjid se composait de quatre cents femmes, qui, selon les lois musulmanes, vont être recueillies à tout jamais dans un château gardé à vue. Quelle cruauté! Ces femmes sont de seize à vingt-cinq ans, et seront privées de l'espoir de se marier.

La garde du général Lyon.—Nous lisons dans une correspondance missourienne: "La garde du général Lyon n'est pas ce qu'il y a de moins remarquable ni de moins curieux dans notre armée. Cette garde est composée de dix bouchers allemands, de St.-Louis, aux formes athlétiques, armés chacun d'un grand sabre de cavalerie et d'une paire de revolvers de marine, et montant des chevaux d'une taille colossale. Ils portent un chapeau léger, avec le bord retourné du côté gauche, et orné d'une plume d'autruche blanche. Lorsque la colonne est en marche, le général Lyon, accompagné d'une partie de sa terrible garde, galopé sans cesse le long des lignes, tantôt à l'avant tantôt à l'arrière, et quelquefois il jette une pierre dans la campagne. Si le général entre dans une maison, on voit à la porte une demi-douzaine de ses gardes, tenant leurs chevaux par la bride et plantés là comme des statues de fer; s'il précède la colonne, on entend à sa suite les cliquetis de leurs longs sabres; s'il s'arrête où il voudra, on est sûr d'y voir une escouade de cavaliers au plumet blanc, attendant patiemment les mouvements de leur général. Ce sont des cavaliers intrépides; ils franchissent les clôtures et les fossés à franc étrier, ils galopent en descendant les côtes à pic, enfin ils courent toujours de toute la vitesse de leurs chevaux, à moins qu'ils n'en soient empêchés par une absolue nécessité. Outre leur service de gardes du corps, ils remplissent aussi celui d'estafettes, d'éclairiers, etc., et en conséquence ils ont beaucoup à faire. Ils sont commandés par un lieutenant, et, s'il faut en juger par leur apparence et par leurs exploits héroïques, ils peuvent battre une douzaine de fois leur nombre de cavaliers."

Comment dîne le général en chef de la grande armée.—Un correspondant écrit de Fairfax Court House au *Times* de New-York: "Les troupes ont bivouaqué cette nuit en pleine campagne et à la belle étoile. Le général en chef et les officiers de son état-major, comme leurs soldats, ont couché sur la dure, roulés dans leurs couvertures. A trois heures, j'ai trouvé le général prenant son dîner sur le bord du chemin. Ce dîner se composait d'un morceau de pain et de fromage et d'une tranche de jambon. Une boîte de chandelles renversée servait de table au général. Je me réjouis de n'être qu'un simple *pickin*, car je suis mieux traité ici que le chef de la plus grande armée que ce continent ait jamais vue sous les ordres d'un seul général."

La Récolte.—Un correspondant, qui a passé plusieurs semaines dans le Centre et dans l'Ouest de cet Etat, nous résume ainsi les observations qu'il a faites sur la récolte: "Le blé a été semé en beaucoup plus grande quantité l'automne dernier que l'automne précédent. La récolte de ces grains sera aussi grande que celle de l'année dernière. L'orge donnera une bonne récolte moyenne. L'avoine sera moins abondante que l'année dernière; on en a semé beaucoup moins, peut-être les deux tiers. Une grande quantité de maïs a été plantée, et cette récolte promet d'être bonne. Les pommes de terre ont bonne apparence, et il en a été planté beaucoup. Les prairies sont extrêmement belles; le foin sera très-abondant que l'année dernière; elle est extrêmement bien marchée et se vend de 20 à 30 cents la livre. La récolte de fruits est très bonne; elle atteindra à peine le quart de celle de l'année dernière."

NOUVEAU ENVOI DE TROUPES EN CANADA.—Si l'on en croit un rapport mis en circulation par le *Chatham Planet*, le gouvernement impérial aurait l'intention d'envoyer en Canada une nouvelle force militaire composée de 5,000 hommes.

On rapporte qu'à Détroit et à Milwaukee, il a été fait une gélée blanche, mercredi, dans la nuit de la semaine dernière.

Mose Colette qui a été impliqué dans l'affaire du meurtre atroce et mystérieux commis à St. Athanase, a été trouvé noyé dans le Canal du Bassin, au dire d'un journal de Montréal.

LE GREAT EASTERN.—Le nombre des personnes qui ont visité le *Great Eastern*, pendant les derniers jours de la semaine, a commencé de la semaine, la moyenne des visiteurs a été de 1500 par jour environ. Pendant ce temps le grand navire reçoit le chargement qu'il doit transporter en Angleterre, consistant en 644,000 mardiers et 10,000 quarts de harang. Le jour de son départ est fixé au 5 août prochain.

Le *Great Eastern* recevra encore des visiteurs pendant toute la semaine prochaine. Ce matin encore le *Napoleon* et le *Victor* ont arrivé de Montréal avec ensemble 250 passagers de chambre, outre un très grand nombre de passagers d'entre pont.—*J. de Québec* du 27 juillet.

UN COUPLE MODELE.—La cour des sessions spéciales vient de juger James Ryan et sa femme Ellen, accusés tous deux d'avoir simultanément trompé le repos de leurs voisins, en se livrant à une querelle d'intérieur, mêlée de cris et suivie de coups à faire trembler la maison.

M. le juge, dit-il, j'ai toujours vécu dans la plus parfaite intelligence avec mon Hélène adorée. N'est-ce pas, chère? —Certainement, les gens qui nous ont accusés nous veulent du mal; ils sont jaloux de notre bonheur.

Où, Votre Honneur, reprend Ryan: figurez-vous un ménage de colobes, aussi uni que l'étaient autrefois les trente-trois Etats.

Et sur ces mots, le sensible Philémon lance un regard en coulisse à sa moitié, qui lui répond par un double baiser sur les joues.

Personne ne se présente pour soutenir la plainte, le juge Brownell donne l'ordre d'élargir les accusés.

Ceux-ci, une fois dans la rue, cependant, changent de ton.

C'est votre faute, s'écrie Hélène, si l'on nous a fait commettre la cour. —Ma faute, riposte James, allons donc! vous étiez tellement ivre que vous ne devez pas vous souvenir de ce qui s'est passé.

—Ah! c'est ainsi!

—Où!

—Et bien! voilà qu'on m'accuse injustement!

numerous friends, the funeral proceeding from thence to the place of interment, Moun' Royal Cemetery.

Prix des Marchés de Sorel et de Montréal.

Table with columns for Sorel and Montréal, listing prices for various goods like flour, grain, and oil.

Table with columns for Sorel and Montréal, listing prices for various goods like sugar, coffee, and other commodities.

Table with columns for Sorel and Montréal, listing prices for various goods like butter, cheese, and other food items.

Table with columns for Sorel and Montréal, listing prices for various goods like meat, fish, and other market items.

FOIRES DE QUEBEC. Pour la vente de Chevaux, Bêtes à cornes, Moutons, Porcs, etc.

AU MARCHÉ ST-PAUL, QUEBEC. LE VENDREDI DE JUIN, AOUT ET OCTOBRE et le SECOND VENDREDI DE JANVIER.

Le *Memorial de Lille*, journal français, raconte l'anecdote suivante: Un voyageur, qui nous dit être du canton de Manbourg, près de Charleroi, se présente à la station de Charleroi au moment où le convoi venait de passer.

Le *Memorial de Lille*, journal français, raconte l'anecdote suivante: Un voyageur, qui nous dit être du canton de Manbourg, près de Charleroi, se présente à la station de Charleroi au moment où le convoi venait de passer.

Le *Memorial de Lille*, journal français, raconte l'anecdote suivante: Un voyageur, qui nous dit être du canton de Manbourg, près de Charleroi, se présente à la station de Charleroi au moment où le convoi venait de passer.

Le *Memorial de Lille*, journal français, raconte l'anecdote suivante: Un voyageur, qui nous dit être du canton de Manbourg, près de Charleroi, se présente à la station de Charleroi au moment où le convoi venait de passer.

Le *Memorial de Lille*, journal français, raconte l'anecdote suivante: Un voyageur, qui nous dit être du canton de Manbourg, près de Charleroi, se présente à la station de Charleroi au moment où le convoi venait de passer.

Le *Memorial de Lille*, journal français, raconte l'anecdote suivante: Un voyageur, qui nous dit être du canton de Manbourg, près de Charleroi, se présente à la station de Charleroi au moment où le convoi venait de passer.

SOREL HOTEL-DE-VILLE LA CLÈBRE COMPAGNIE FRANÇAISE

De New-York et de Montréal donnera, A LA DEMANDE GENERALE, TROIS REPRESENTATIONS.

Le beau Drame: LA SERVANTE L'ASSASSIN

Grand Drame en sept actes de M. DENNERY.

JEUDI, LE 1ER AOUT 1861: NAPOLEON

St. HELENE. Drame militaire.

SAMEDI, 3 AOUT 1861, POUR LES ADIEUX: LA GRACE DE DIEU!

On peut retirer des sièges à l'avance et sans augmentation de prix, à M. GAGNON, HOTEL GAGNON.

PRIX DES PLACES: Premières - - - - 50 cts. Secondes - - - - 25 "

Le bureau ouvrira à 8 heures; le rideau sera levé à 8 heures et demi précises. Sorel, 23 juillet 1861.

LE RESTAURATEUR DE LA CHEVELURE

DR. HENRI PARADIS. Seule Préparation recommandée par la Faculté de Médecine.

Bureau d'affaire AGENCES GENERALES

DISSOLUTION DE SOCIETE. AVIS PUBLIC

COMPAGNIE DU RICHELIEU LIGNE QUOTIDIENNE DE LA MALLE LOYALE

MONTREAL ET QUEBEC LIGNES REGULIERES

Le Vapeur "Columbia", Capt. P. E. Cotté, partira du Bassin ordinaire pour Québec tous les Mardis, Jendis et Samedis à 6 heures précises.

Le Vapeur "Victoria", Capt. Ch. Daveluy, partira du Bassin ordinaire pour Sorel tous les Mardis, Jendis et Samedis à 3 heures P. M.

Le Vapeur "Chandy", Capt. Fra. Lamoureux, partira du Bassin ordinaire pour Sorel tous les Mardis, Jendis, Vendredis et Samedis à 3 heures P. M.

Le Vapeur "St. Antoine", Capt. St. Blaise, St. Mathias et Chandy.

Le Vapeur "St. Pierre", Capt. P. E. Malhot, partira du Bassin ordinaire pour Sorel tous les Mardis, Jendis, Vendredis et Samedis à 3 heures P. M.

Le Vapeur "St. Louis", Capt. L. H. Roy, partira du Bassin ordinaire pour Sorel tous les Mardis, Jendis, Vendredis et Samedis à 3 heures P. M.

Le Vapeur "St. Charles", Capt. St. Blaise, St. Mathias et Chandy.

Le Vapeur "St. Jean", Capt. P. E. Malhot, partira du Bassin ordinaire pour Sorel tous les Mardis, Jendis, Vendredis et Samedis à 3 heures P. M.

Le Vapeur "St. Michel", Capt. St. Blaise, St. Mathias et Chandy.

Le Vapeur "St. Pierre", Capt. P. E. Malhot, partira du Bassin ordinaire pour Sorel tous les Mardis, Jendis, Vendredis et Samedis à 3 heures P. M.

Le Vapeur "St. Louis", Capt. L. H. Roy, partira du Bassin ordinaire pour Sorel tous les Mardis, Jendis, Vendredis et Samedis à 3 heures P. M.

Le Vapeur "St. Charles", Capt. St. Blaise, St. Mathias et Chandy.

